Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 78 (1933)

Heft: 6

Artikel: Les tirs de l'artillerie : contribution au problème de la liaison infanterie-artillerie

Autor: Montmollin, L. de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348297

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les tirs de l'artillerie

Contribution au problème de la liaison infanterie-artillerie.

Un fantassin qui aurait le mauvais goût de demander à son artilleur pourquoi il lui propose de tirer 5 minutes, ou 10 minutes, sur un objectif donné et quel effet il attend de ce tir, mettrait cet artilleur dans un cruel embarras. Rien que de plus normal d'ailleurs : c'est le moment où l'artilleur doit quitter ses calculs précis à base mathématique pour se lancer dans les arcanes de la tactique où tout n'est que suppositions variées, hypothèses dont la solution dépend plus du flair que de la science. Les règlements étrangers et l'expérience de ceux qui ont fait la guerre pourraient à la rigueur lui venir partiellement en aide, mais en général l'artilleur les ignore. Quant à nos règlements d'artillerie, par ailleurs si riches en détails d'exécution, ils sont dans ce domaine plus que muets.

Cette attitude de l'artilleur peut paraître difficilement compréhensible au fantassin habitué à voir son camarade de l'arme dite savante jongler avec des données d'une précision rigoureuse. Le fantassin, en effet, qu'il tire avec son fusil à 200 ou 300 mètres ou avec son arme automatique aux petites et moyennes distances, peut presque toujours se rendre compte de l'effet de son tir. Il voit l'ennemi s'avancer, tomber, s'arrêter. Pour peu que le sol soit favorable, il y voit s'inscrire la gerbe de sa mitrailleuse. D'instinct il sait quand il doit ouvrir le feu et quand il doit le suspendre. Il travaille en champ clos et le problème de la liaison entre l'échelon de feu et l'échelon chargé de faire mouvement n'offre pas de grandes difficultés.

L'artilleur, au contraire, tire à des distances où même les excellents instruments optiques dont il dispose ne lui permettent de « voir » qu'avec peine et ses propres troupes et celles de l'ennemi. L'objectif indiqué par l'infanterie recèle-t-il vraiment un adversaire dangereux ? La mitrailleuse signalée une heure plus tôt par les éléments de première ligne est-elle encore au coin de ce bois ? Quelle force de résistance matérielle et morale l'ennemi opposera-t-il aux projectiles d'artillerie ? Quelle est la nature du sol, l'importance des travaux ou des couverts adverses ? Enfin les éclatements de ses projectiles, qu'en général l'artilleur voit bien, sont-ils au bon endroit ? Toutes questions auxquelles il est souvent difficile, sinon impossible, de répondre et qui ont de l'influence sur le tir de l'artillerie, sur son mécanisme, sa durée, sa densité.

Questions qui appartiennent au vaste problème de la liaison infanterie-artillerie et dont fantassins et artilleurs doivent posséder à fond les éléments s'ils veulent être en mesure, les premiers de prendre des décisions judicieuses, les seconds de faire des propositions raisonnables.

C'est à déterminer ces éléments que s'attache cette étude. Nous ne demanderions pas mieux que de pouvoir donner à chaque question une ou des solutions. Malheureusement la tactique s'y oppose qui exige que pour chaque cas concret le tacticien fasse l'effort de trouver la solution adéquate. Notre but est de soulever un coin du voile de fumée et de poussière, mais aussi d'ignorance, qui recouvre la zone du champ de bataille où tombent les projectiles d'artillerie. Il sera atteint si nous avons réussi :

à montrer au fantassin les caractères, les propriétés et les possibilités des feux de l'artillerie,

à fournir à l' artilleur les éléments des nombreux problèmes à résoudre pour que ses tirs aient l'efficacité exigée par la situation tactique, et à remédier ainsi à la carence, inexplicable, de nos règlements.

I. Aperçu de l'évolution des notions relatives aux tirs de l'artillerie.

Avant 1914 la valeur d'une artillerie était essentiellement fonction de la mobilité tactique de ses matériels ou aptitude à se déplacer rapidement dans le terrain, de l'efficacité de ses projectiles et de l'habileté de ses commandants de tir ; la mobilité technique [1] et la dotation en munitions, surtout en ce qui concerne leur fabrication, passaient pour des facteurs de second ordre. On s'attachait donc à former des conducteurs aptes à déplacer les pièces et caissons à toutes les allures et dans tous les terrains et des canonniers capables de servir leur pièce à la cadence la plus rapide possible. Quant aux commandants de tir, on exigeait d'eux une technique de tir éblouissante et on s'en remettait à leur sens tactique pour juger du choix des objectifs et de l'opportunité de l'ouverture ou de la cessation du feu. La liaison infanterie-artillerie était loin d'être inexistante — les premiers combats de 1914 l'ont prouvé — mais elle était unilatérale et le fait des seuls artilleurs qui comptaient sur l'observation directe du champ de bataille pour l'assurer.

L'efficacité du projectile faisait partie des préoccupations essentielles des tacticiens aussi bien que des techniciens de l'arme. Par des études de laboratoire et des expériences de polygone, on s'efforçait d'augmenter le rendement [2] de l'obus, la puissance des explosifs, la précision des fusées à temps. L'accroissement du calibre des pièces, par suite des leçons tirées des guerres du début du siècle, visait moins à l'augmentation de la portée qu'à celle de la capacité du projectile nécessaire pour venir à bout des organisations

[1] Aptitude à changer rapidement d'objectif, impliquant un grand champ de tir et une grande portée. Avant 1914, le champ de tir latéral dépassait rarement 6° ; on ne prévoyait pas les transports de tir rapides. Toutefois, exception confirmant la règle, il est juste de signaler les affûts système Deport à grand champ latéral. Quant à la portée, on était loin d'utiliser toute celle dont étaient capables les matériels.

[2] On appelle « rendement » le rapport entre le poids du projectile et celui de l'explosif qu'il contient.

toujours plus développées de la fortification [1]. C'est grâce à ces études et à ces nombreux essais que le projectile rudimentaire de 1870, passant par l'obus en fer à poudre noire, puis par l'obus en fonte à poudre blanche, était devenu, en 1914, cette merveille de mécanique qu'était le projectile unitaire [2] en service dans l'armée allemande ou cet outil de guerre aux effets foudroyants qu'était l'obus explosif français chargé de mélinite.

Du feu de la pièce isolée on tirait des conclusions pour celui de la batterie de 4 (France) ou 6 (Allemagne) pièces ; on déterminait le front et la profondeur normalement battus, les plans de tir étant parallèles, la valeur du fauchage, celles des bonds progressifs ou régressifs. On en déduisait des règles de tir simples et appropriées.

D'autre part, on cherchait à tirer des leçons des guerres du début du XXe siècle : guerre du Transval, guerre russo-japonaise, guerres des Balkans. De l'avis de tout le monde, l'artillerie de campagne y remplit le rôle pour lequel elle était partout préparée : les portées étaient suffisantes, les dotations en munitions appropriées à la courte durée des opérations vraiment actives, les pertes (voir le tableau n° 1) dues à l'artillerie de même valeur que dans l'avant-dernière grande guerre européenne, celle de 1870-71. Un seul point noir : le développement pris par la fortification nécessitant une augmentation du calibre d'une partie de l'artillerie de campagne. Si les Allemands furent plus prompts à remédier à cet état déficient et purent entrer en campagne, en 1914, avec près de 900 batteries de calibres supérieurs au 77, les Français, de leur côté n'ignorèrent pas cette nécessité mais, plus confiants dans la valeur de leur 75, ils ne purent mettre en ligne, en août 1914, que 67 batteries lourdes.

[1] Les premières pièces lourdes de campagne eurent une portée égale ou à peine supérieure à celle des pièces légères de campagne.
En *France :* Can. de 75, 6700 m. 155 C Rimailho, 6000 m.
En *Allemagne :* Can. de 77, 5300 m. en tir fusant, 8000 m. en tir percutant. Obusier de 150, 8000 m. Mortier de 210, 9000 m.

[2] Projectile ayant tout à la fois les propriétés du shrapnel (gerbe de balles), de l'obus fusant (gerbe d'éclats) et de l'obus de mine (percutant).

Tableau N° 1.

Tableau comparatif des pertes
(d'après le col. de la Porte du Theil).

	par balles d'inf.	par proj. d'art. et grandeur
Guerre de 1870-71. Armée française	70 %	25 %
Guerre de 1870-71. Armée allemande	90	9
Guerre russo-japonaise. Armée russe	86	14
Guerre russo-japonaise. Armée japonaise	85	9
Grande Guerre (Armée française)		
1914 - 1917	20	75
1918	30	60

Dans les années qui précédèrent la Grande guerre, les artilleries étaient-elles dans le vrai en portant leur effort sur l'instruction technique du personnel, sur l'habileté des commandants de tir, sur la mobilité tactique des matériels, au détriment de leur mobilité technique, sur l'augmentation du calibre, sur l'efficacité des projectiles ? Sans aucun doute. C'est autant au rendement de son obus explosif [1] qu'à la maîtrise de ses capitaines, que l'artillerie de campagne française a dû sa supériorité au début de la campagne, supériorité reconnue par les Allemands eux-mêmes. C'est d'autre part à la supériorité numérique de ses pièces lourdes que ceux-ci ont dû une partie de leurs premiers succès.

Etait-ce suffisant ? Non, certes, puisque la guerre vint infirmer les prévisions faites sur les consommations de munitions [2] et qu'au bout de 3 semaines d'opérations actives

[1] Obus explosif français de 75 : 13 % (650 gr. d'explosif).
Obus explosif allemand de 77 : 2 ½ % (160 gr. d'explosif).

[2] En 1914 :
France. Dotation par pièce de 75 : 1475 coups (dont 200 non chargés)
» » » » 155 C : 1100 »
Fabrication prévue en projectiles de 75 : 13.600 par jour, soit 3,5 par pièce.
Allemagne. Dotation par pièce de 77 : 1300 coups
» » » lourde : 1600 » (en moyenne).
Fabrication prévue en projectiles de 77 : à peine 1 coup par pièce et par jour.

(fin de la bataille de la Marne) il y eut, pour les deux belligérants, pénurie grave de munitions d'artillerie,
puisque la quantité des pièces, surtout des pièces lourdes, s'accrut dans des proportions fantastiques : 4 pièces pour 1000 fantassins en 1914 contre 13 pièces en 1918,
puisque les effectifs de l'artillerie passèrent du 20 % au 38 % des troupes combattantes.

Evolution quasi imprévisible, malgré quelques rares prophètes, et qui n'est somme toute qu'un des éléments de l'énorme développement pris par la machine durant la guerre. Le rappel des causes, d'ailleurs bien connues, sortirait du cadre de cette étude. Qu'il nous suffise de signaler encore quelques faits saillants survenus pendant la guerre et ayant trait au sujet qui nous occupe, celui des tirs de l'artillerie.

La crise aiguë des munitions consécutive à la bataille de la Marne obligea les belligérants à intensifier leur programme de fabrication des munitions. C'est ainsi qu'en France, la fabrication journalière des projectiles de 75, initialement fixée à 13 600 coups, monta déjà au début de 1915 à 50 000 et atteignit 200 000 en 1918 [1]. Des efforts analogues furent faits dans toutes les armées. On peut dire que, jusqu'à l'armistice, aucune des grandes nations belligérantes, la Russie exceptée, ne subit plus de crise importante semblable à celle de septembre 1914 [2].

Grâce à l'afflux des munitions d'artillerie, la doctrine

[1] Tous les renseignements numériques cités sont tirés des ouvrages suivants :
Général Herr : *L'Artillerie.*
Général Gascouin : *L'évolution de l'artillerie pendant la guerre.*
Colonel de la Porte du Theil : *Cours d'artillerie de l'Ecole Supérieure de Guerre.*

[2] En *France*, la dotation par pièce de 75 fut de :

1475	coups	en	août 1914.
3000	»	»	juillet 1916.
5000	»	»	mars 1918.
1330	»	»	novembre 1918.

Les 21 mars 1918, les réserves à la disposition du commandant en chef se montaient à

21 000 000	coups	de	75.
700 000	»	»	105.
3 500 000	»	»	155.

d'emploi de cette arme subit une évolution très caractéristique : « L'artillerie ne prépare plus les attaques, elle les appuie » disait le règlement français du 2 décembre 1913. « Le but de la préparation (d'artillerie) est de détruire toutes les organisations ennemies dans la zone des attaques » dira une instruction du général Pétain, du 5 septembre 1915. Ces deux prescriptions mesurent le changement survenu dans les conceptions d'emploi de l'arme et la dernière explique, sans les justifier, l'aphorisme bien connu « l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe » ainsi que les préparations interminables qui ont précédé toutes les attaques des Alliés du 1915 à 1917. Ces longues préparations étant destructrices de toute surprise, stratégique aussi bien que tactique, les Allemands dès 1916, les Alliés en 1918 seulement, résolurent d'abandonner la recherche, illusoire d'ailleurs, de la destruction des organisations adverses pour celle de la neutralisation des occupants. La préparation d'artillerie qui était encore, du côté allié, de 7 jours à la Somme en 1916 et de 10 jours dans les Flandres en juillet 1917, ne dura plus, du côté allemand, que 9 heures à Verdun en février 1916, 5 heures à Riga en septembre 1917, 2 heures 40 au Chemin des Dames en mai 1918 et, du côté allié, que 45 minutes à 4 heures, suivant les C. A., le 8 août devant Amiens. Le 18 juillet 1918, la Xe Armée française attaqua sans préparation, mais avec un appui important de chars. Cette réduction du temps consacré à la préparation permit une économie sensible de munitions. La cadence des fabrications ne faisant que croître, le commandement put accélérer le rythme de déclenchement des actions offensives.

Quelques chiffres feront encore mieux saisir l'importance prise par la question des munitions d'artillerie.

Les préparations d'artillerie précédant l'attaque ont fait consommer *par mètre courant :*

Sept. 1915	Champagne.	Front de 35 km.	0,4 tonnes
Août 1917	Verdun	» 17 »	6 »
Octobre 1917	La Malmaison	» 10 »	7 »

Les consommations totales ont été pour ces opérations offensives :

1915 Champagne 1 400 000 coups de 75, 300 000 coups d'art. lourde.

1917 Verdun 3 millions coups de 75, 1 million coups d'art. lourde.

1917 La Malmaison 160 000 tonnes, représentant le chargement de 266 trains de 30 wagons et nécessitant un délai de 32 jours pour sa constitution.

Durant les opérations défensives du 21 mars au 9 avril, les 1re et 3e Armées françaises, jetées devant la grande offensive allemande qui a bousculé les Anglais, dépensèrent en moins de 3 semaines plus de 4 millions de projectiles de 75.

En septembre 1918, la IVe Armée française, attaquant sur un front de 25 km. entre Reims et l'Argonne, brûlait encore malgré le concours des chars, 1 315 000 coups de 75 et 360 000 coups d'artillerie lourde et ne réussissait à avancer que de 5 à 6 km. le premier jour de l'attaque, bien que l'ennemi eût évacué sa première position.

Ces débauches de munitions étaient effroyablement dispendieuses. L'attaque de Verdun d'août 1917 a coûté, rien qu'en projectiles d'artillerie, plus de 700 millions de francs et celle de la Malmaison environ 500 millions et pourtant ces deux opérations étaient dites à objectifs limités.

Les besoins toujours croissants de l'armée mirent les organes responsables de son approvisionnement en face de problèmes difficiles. Les ateliers d'Etat et les grands établissements outillés à cet effet ne suffisant plus, il fallut faire appel à l'industrie privée et même à l'étranger. Le contrôle, si nécessaire pour l'outil de précision que doit être le projectile d'artillerie, se relâcha ou fut débordé. Déjà au début de 1915 des munitions défectueuses causèrent l'éclatement de tubes. On chercha et on arriva à simplifier la construction de l'obus et surtout de sa fusée. L'obus

unitaire allemand, malgré les avantages qu'il procurait aux organes chargés du ravitaillement, disparut parce que trop coûteux et d'un emploi trop délicat. On fabriqua en grandes séries l'obus explosif à fusée percutante qui devint peu à peu l'obus à fusée instantanée destiné à pallier au manque d'obus à fusée à double effet. On fit de nombreux essais pour remplacer la fusée à combustion de poudre par une fusée à mouvement d'horlogerie, moins sensible aux perturbations atmosphériques. En raison du prix surtout et des difficultés de fabrication ces essais ne furent guère concluants.

Le shrapnel, ou obus à balles, qui, en 1914, entrait encore pour la plus grande part dans les dotations de l'artillerie (en France 60 % contre 40 % d'obus explosifs) se révéla dès les premiers jours de la guerre inférieur à l'obus explosif, parce que d'un effet moral nettement insuffisant. Cette infériorité crût encore avec la guerre de position, à tel point que ce genre de projectile ne formait plus, à la fin de la guerre, que le 5 à 10 % des dotations.

En revanche, dès que la guerre chimique vit le jour, l'obus toxique prit tout de suite une importance primordiale. Vers la fin de la guerre, il formait du tiers à la moitié des dotations de toutes les artilleries. Pour certaines opérations cette proportion fut même largement dépassée. A Riga, en 1917, les Allemands avaient approvisionné leurs batteries de campagne à 2300 obus à gaz et 600 obus explosifs et celles d'obusiers légers à 1200 obus à gaz et 500 obus explosifs. De construction économique, à simple fusée percutante, cet obus joua un rôle considérable dans les opérations offensives aussi bien que défensives de 1918. En France la production mensuelle d'obus toxiques, qui n'était encore que de 410 000 en octobre 1917, était montée à 950 000 en octobre 1918.

Le développement énorme pris par la fortification du champ de bataille n'eut d'influence ni sur la constitution intérieure du projectile, ni sur son calibre — dès 1914 les Allemands disposaient de pièces de 420 destinées à la

destruction des organisations très puissantes de la fortification permanente — mais bien sur le nombre de pièces lourdes, surtout d'obusiers, indispensables pour venir à bout des nombreux abris de toute nature que les combattants creusèrent sur tous les fronts. La capacité du projectile léger de campagne ne suffisant plus, il fallut augmenter le nombre des batteries lourdes et créer de toutes pièces une artillerie de tranchée, plus économique et d'une précision plus grande que l'artillerie lourde. Lance-mines, crapouillots, mortiers, canons de tranchée de tous modèles et de tous calibres furent mis en service.

A côté des problèmes posés aux techniciens de l'artillerie, ceux que durent résoudre les officiers des états-majors et les tacticiens de l'artillerie ne furent pas moindres : questions de transport, de constitution et de répartition des stocks énormes destinés au front ou aux réserves du commandant en chef. Les délais fixés pour le déclenchement des attaques furent avant tout dépendants du temps nécessaire à la constitution des stocks de munitions. La largeur des fronts d'attaque fut conditionnée bien plus par les quantités de munitions et de matériels d'artillerie disponibles que par le nombre de divisions réservées capables d'action offensive. La manœuvre des munitions devint un facteur de succès aussi important que la manœuvre des matériels.

L'emploi de ces masses énormes de projectiles posa des problèmes dont on n'avait aucune idée avant la guerre. Les notions simplistes de 1914 relatives à la liaison infanterie-artillerie, assurée uniquement par l'observation directe du terrain de l'action, ne résistèrent pas aux nécessités de la guerre. Il fallut fixer des normes pour les tirs de masses: cadences, consommations de munitions horaires ou journalières, densité, procédés de réglage et de contrôle des tirs par avion, etc. ; pour les tirs de barrage défensifs : durée, mécanismes de déclenchement, largeur et profondeur des tirs d'arrêt, etc. La variété infinie des divers fronts, ici très stables, là toujours mouvants, les diffé-

rences dans la nature du sol — plaines, régions montagneuses, marais, forêts, etc. —, la plus ou moins grande proximité des premières lignes, imposèrent des règles nombreuses, toujours en évolution en raison du caractère changeant des opérations, des nouvelles découvertes de la technique et des expériences faites par les combattants. La question des mesures de sécurité à prendre contre l'effet des tirs de l'artillerie amie ne fut pas une des moins épineuses.

Une étude plus étendue de ces différents problèmes et des solutions qui y furent apportées durant la guerre sortirait du cadre que nous nous sommes proposé et allongerait hors de propos cet aperçu historique. Leur évolution a conduit les belligérants aux règles admises après guerre dans les prescriptions que nous aurons l'occasion d'étudier dans notre 4e partie.

II. Impression des combattants soumis au feu de l'artillerie.

Pour se rendre compte de l'efficacité du feu de l'artillerie, il ne suffit pas de posséder quelques renseignements numériques sur la valeur des projectiles ou sur les probabilités d'atteinte et de chercher à pénétrer les mystères des règles de tir en restant avec l'artilleur au poste de commandement, — il faut aller là où tombent les projectiles, aussi près que le permettent la tranchée de protection ou l'observatoire blindé. Là seulement il est possible de se faire une image réelle de la dispersion, de l'efficacité des obus et de l'effet produit par leur explosion.

Dans le même ordre d'idées, pour chercher à comprendre l'évolution des notions relatives à l'efficacité des tirs et les raisons des règles et normes admises après guerre, les renseignements d'ordre technique et les statistiques ne suffisent pas, — il faut faire appel au témoignage des combattants, étudier leurs impressions et leurs réactions. C'est une condition indispensable pour rester dans la réalité du champ de bataille.

Lorsqu'on lit, dans les récits de guerre des combattants, les passages qui traitent du feu de l'artillerie, on est frappé de l'importance prise par le facteur *hasard*. Les artilleurs qui connaissent bien la dispersion n'en seront pas étonnés. Pour un obus qui tombe au bon endroit combien vont se perdant entre les lignes ou dont les éclats projetés vers le ciel retombent inoffensifs ! « Pour tuer un seul homme, il faut une débauche d'engins de tous calibres, mais un seul obus perdu peut aussi en déchiqueter plusieurs [1]. »

Avec le même hasard, le percutant anéantit ou épargne. La plupart des témoins, tous dignes de foi [2] que nous avons consultés prétendent s'être trouvés à quelques mètres, parfois à deux ou trois mètres, du lieu de l'explosion et s'en être tirés sans blessure. Ils ont été soulevés de terre, projetés à plusieurs mètres de distance, coincés dans leur abri. Aucun ne cite le cas de mort causée par rupture de vaisseaux sanguins sous l'effet de la pression des gaz de l'explosif brisant moderne. Ce phénomène pourrait bien être un mythe répandu au début de la guerre pour les besoins de la propagande. Certains auteurs racontent qu'ils se sont trouvés « en pleine gerbe de shrapnel » ou d'obus, sans dommage. Aucun n'aurait pu en dire autant après avoir été dans un gerbe de mitrailleuse.

Mais lorsque l'obus frappe, ses effets, de même que les phénomènes qui accompagnent l'explosion, peuvent être terrifiants. Les mots les plus vigoureux d'un vocabulaire dantesque sont à peine suffisants pour en dépeindre les horreurs. « Les obus s'acharnent, crèvent les taillis, éventrent le sol et mettent à nu le terreau noir. Ils mènent une sarabande infernale, tonitruent à travers la clairière, s'éloignent, reviennent souffler sur nous, lacèrent des arbres entiers, soulèvent des racines, projettent très haut des mottes énormes, bouleversent et empuantissent le hallier. Mais ils

[1] Galtier-Boissière : *En rase campagne*, 1914, p. 143.

[2] Voir au sujet de la valeur du témoignage les articles du *Colonel F. Feyler* parus dans les numéros de novembre et décembre 1930 de la *Revue Militaire suisse* à propos de l'ouvrage de *J. Norton Cru : Témoins*. Edit. Les Etincelles, Paris 1929.

frappent à tort et à travers, en brutes mauvaises et inintelligentes ; leur colère, qui devrait être terrible, devient grotesque à force d'impuissante frénésie[1].

Malgré cette « impuissante frénésie », malgré l'espoir de chaque combattant en une heureuse fatalité, les *effets moraux* produits par le bombardement sont encore plus terribles que les effets matériels. Tous ceux qui ont fait la guerre sont unanimes et aucun n'a pu se targuer de ne jamais avoir eu peur. « Rester sous le feu, c'est déjà beaucoup. Mais garder son sang-froid dans l'enfer de la bataille moderne, c'est autre chose. On a peur d'abord, on sue, on tremble. C'est irrésistible. Il semble qu'on n'évitera pas la mort. Le danger est un inconnu. L'imagination l'amplifie. On ne le raisonne pas. L'éclatement de l'obus, sa fumée âcre, autant que la mitraille, participent à l'effroi du premier moment. » Créer cet état d'esprit chez l'adversaire, l'obliger à rester terré, l'empêcher de faire usage de ses armes est d'ailleurs l'objet même des tirs de neutralisation, c'est-à-dire de la grande majorité des tirs.

Sans doute cette action démoralisante ne s'exerce pas sur tous les combattants avec la même puissance. Tous ne sont pas capables du sang-froid montré par le canonnier Lintier lorsque, après la description de ses angoisses, il ajoute : « Pourtant, ni l'éclair de la mélinite, ni le bruit, ni la fumée ne sont des dangers ; seulement ils accompagnent le danger et d'abord on les subit en bloc ; par la suite, on discerne. La fumée est inoffensive ; le sifflement de l'obus sert à prévoir sa direction. On ne tend plus le dos vainement ; on ne s'abrite qu'à bon escient. Le danger ne nous domine plus : on le domine. Tout est là[2]. »

Le poilu s'accoutumera au feu. « Il apprendra à distinguer dans la diversité des bruits, ceux qui annoncent un danger imminent et, dès le premier miaulement perçu dans le lointain, il connaîtra déjà toute la courbe de la trajectoire. Il saura les heures et les passages dangereux et se transformera

[1] M. Genevoix : *Sous Verdun*, p. 205.
[2] P. Lintier : *Ma pièce*, p. 147.

de la sorte en un être expérimenté[1]. » Toutefois, cette accoutumance ne sera jamais complète et jusqu'à la fin de la guerre, malgré la protection plus illusoire que réelle des tranchées et des abris, les hommes soumis au feu de l'artillerie seront comme ces soldats du caporal Galtier-Boissière : « dans cette bizarre posture de prostration, les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, ils ont l'air de suppliciés qui offrent leur nuque au bourreau[2]. »

Poussés par leur instinct de conservation, les combattants ont cherché par tous les moyens à se soustraire aux effets meurtriers du feu. Au début de la guerre, les Français, arrêtés sous le feu, formaient une carapace de leurs havresacs. En guerre de position, le poilu eut vite fait d'adapter son attitude au régime des tirs de l'ennemi : toute irrégularité, toute fantaisie sont pour lui néfastes. Il profite de l'intervalle régulier entre deux salves pour bondir d'un trou d'obus dans l'autre. Il se gare de la torpille qui, avant d'éclater, décrit dans le ciel une lente trajectoire. En terrain découvert, le Français passe pour chercher son salut en se donnant du mouvement ; l'Allemand ou l'Anglais en restant sur place.

Si l'on en croit les récits de la guerre de tranchées publiés par les fantassins qui ont vécu suffisamment longtemps sur le front, tous les combattants de première ligne ont subi, une fois ou l'autre, le tir de leur propre artillerie. Tous s'accordent pour dépeindre le caractère extrêmement déprimant de tels tirs. Mais tous, et c'est bien compréhensible, n'ont pas la philosophie du lieutenant Pézard, lorsqu'il dit : « Il est vrai que le 80 a commencé par tirer trop court et nous a démoli encore trois hommes. Il paraît que c'est la faute de l'« écart probable » et qu'il n'y a rien à dire. »[3] En réalité, la dispersion n'est pas seule fautive. La faible distance entre les fronts de combat, les perturbations atmosphériques, impossibles à mesurer, en ont leur part.

[1] E. Jünger : *Le boqueteau 125*. Traduction Th. Lacaze, p. 52.
[2] Galtier-Boissière : *En rase campagne*, p. 42.
[3] A. Pézard : *Nous autres à Vauquois*, p. 237.

L'artilleur, officier, canonnier ou téléphoniste, peut aussi avoir commis des erreurs. Le fantassin même est peut-être en partie responsable pour avoir mal relevé sa position ou avoir demandé le feu de l'artillerie sur des objectifs par trop rapprochés. Mais tout cela le fantassin de première ligne l'ignore en général et il est humain, sinon juste, que sa mauvaise humeur s'épanche contre l'artilleur moins exposé que lui.

(A suivre.)

Major L. DE MONTMOLLIN,
Cdt. Gr. art. camp. 5.